

moitié des habitants, pour le moins, prit part à cette manifestation anticipée et toute spontanée de bienvenue. Quant à la réception du lendemain, je laisse la parole au journal franco-mexicain l'*Estafette*, dont le rédacteur en chef, M. Charles de Barrès, longtemps ami et champion du parti libéral, s'était rallié à l'œuvre de l'intervention juste dans la mesure où l'exigeait sa qualité de français. Doué d'un talent d'écrivain de premier ordre et d'un esprit incisif, plus enclin à l'ironie qu'à l'enthousiasme, il devait à la forme alerte de ses articles le privilège d'un franc-parler dont il faisait plus volontiers usage pour railler que pour applaudir. Voici pourtant dans quel langage involontairement ému il rendait compte, le 13 juin, de la solennité de la veille :

« Ce qui a, plus encore que les démonstrations officielles, caractérisé la solennité du 12, c'est l'émotion des habitants de la capitale à la vue des jeunes princes et le soin minutieux qu'ils ont mis à les recevoir dignement. Dans ces mille détails de rubans, de courtines, de fleurs et d'illuminations, on remarquait partout un empressement affectueux à bien faire, comme si chaque maison eût attendu quelqu'un de la famille, quelqu'un de cher, ce jour-là. La main des femmes avait attaché partout quelque emblème de bonne espérance et de doux accueil. Depuis Marthe — et avant elle — jusqu'à nos jours, l'hospitalité préparée par les

femmes a toujours été la plus parfaite et la plus attendrissante.

« Nous avons été témoin de cinq ou six grandes entrées triomphales dans cette ville de Mexico ; nous en avons vu de bruyantes et de tumultueuses, où les passions victorieuses éclataient en vociférations de haine contre les vaincus, en folles exigences et en menaces grossières. C'étaient des fêtes où l'insolence des partis triomphants se donnait libre carrière. On y remarquait une grande agitation, un grand bruit, des démonstrations sinistres, des illuminations qui finissaient par des incendies.

« Pas un seul cri de haine ne s'est fait entendre à la fête de dimanche. On ne poussait pas de clameurs ; mais tous les *vivats* partaient de l'âme et arrivaient jusqu'au cortège comme l'écho d'une vive émotion intérieure.

« Dans les rues isolées, dans les quartiers placés loin du cortège, il était peu de demeures où l'on ne remarquât quelque signe extérieur de réjouissance ; des couronnes de verdure, des palmes, des chiffons flottaient au vent. Pauvres démonstrations, mais tout aussi significatives que celles des maisons opulentes. Nous avons vu, dans un faubourg, deux enfants dansant d'aise et de curiosité devant leur porte ornée de trois branches de frêne. Cela valait bien un arc de triomphe. »

Ce témoignage d'un homme vivant depuis long-

temps de la vie mexicaine et nullement suspect d'un penchant exagéré en faveur de l'empire, est la meilleure preuve que je puisse invoquer, en terminant cet exposé, des auspices sous lesquels s'inaugurerait le nouvel ordre de choses.

CHAPITRE II

SOMMAIRE : Premiers actes et premières fautes. — L'empire compromis dès le lendemain de son début. — L'archiduc Maximilien, sa nature et son caractère. — Son entourage. — M. Eloin et le cabinet de l'empereur. — L'impératrice Charlotte. — Rôle des représentants de l'intervention. — Le maréchal Bazaine. — Le quartier-général. — La légation des Francs. — La mission financière.

Dans la lettre adressée par M. Zamacona à Juarez et dont j'ai reproduit plus haut quelques passages, se trouvait cette phrase : « A en juger par l'organe officiel du gouvernement [juariste], il semble que sa politique se borne à attendre les fruits que pourront produire les fautes de nos adversaires. » Cette tactique expectante, dont s'irritait l'ardeur de M. Zamacona, devait être justifiée par l'événement ; mais elle le fut, disons-le, contre toute prévision. D'embarras, il n'y en avait pas qui ne pussent être surmontés au moment où Maximilien prit possession de son trône ; ils ne vinrent que plus tard, amenés par des erreurs de